MICHAL GOVRIN

PROMENADE DU SOIR

Quand elle sortit de la maison, le crépuscule avait déjà commencé. La lumière bleutée du soleil couchant remplissait la cour. Malgré l'heure tardive, une brusque éclaircie jetait des ombres. En fait, elle ne savait pas l'heure qu'il était. Depuis son arrivée dans la maison, elle avait peu à peu perdu l'habitude de regarder sa montre et finalement, l'ayant une fois retirée pour le grand ménage, elle ne l'avait plus remise. Désormais, seules les lentes alternances de lumière des pays du nord, presque oubliées après tant d'années, lui indiquaient le passage des heures. Et maintenant elle était sortie tout d'un coup, ne sachant pas davantage pourquoi. Elle avait laissé en plan son ouvrage, comme si le soleil, réapparu après une pluvieuse journée d'été, l'avait contrainte de sortir vers l'éclat du couchant.

Elle se pencha sous l'escalier de bois pour défaire le cadenas de sa bicyclette. Elle dut se courber, suivant ses doigts qui tâtonnaient sous la selle. Tant d'autres gestes en avaient effacé l'ancienne habitude, simple mouvement pour dégager la languette de métal.

Du jardin des voisins montaient le bruit des gouttes de pluie ruisselant des buissons sur les dalles, ainsi qu'une fraîcheur et une odeur d'herbe mouillée. Chez eux, près de la grande fenêtre, les lampes étaient dèjà allumées. Mais leur douce lumière auréolée de plantes et de rideaux ne débordait pas au dehors, dans la clarté de l'heure crépusculaire. Il n'y avait personne, ni dans le salon éclairé, ni dans le jardin, ni dans la rue vers laquelle elle poussa sa bicyclette, la guidant des deux mains sur les mauvaises herbes qui envahissaient la cour.

Sa course la mena bientôt à travers les rues de la petite ville, sans que personne ne remarquât son passage silencieux. Son corps se balançait au gré du mouvement ample et rond des pédales. L'espace d'un instant, elle oublia la maigreur de ses membres, la maladie. Le vent agitait ses cheveux clairsemés et lui cinglait la nuque. Elle s'appliqua tout son être à garder l'équilibre.

Sana y prendre garde, elle avait dépassé les dernières maisons et traversait déjà les pelouses parsemées de bouleaux qui menaient jusqu'au bois.

Soudain, elle fut prise du désir violent de voir les cygnes qui évoluaient, en bas, sur le lac. Elle se mit à pédaler vers le sommet de la côte, quand une vague inquiétude s'empara d'elle. Qui sait si les cygnes étaient encore sur le lac ? Après tout ce qui s'était passé. Qui sait si le lac était encore là, en bas de la pente ?

Mais ses craintes étaient sans fondement. Le lac artificiel était là, et quelques cygnes gris flottaient même sur le peu d'eau qui en remplissait le fond. L'eau semblait presque noire; sans doute à cause des nuages qui recommençaient à couvrir le ciel, un ciel obstinément gris.

Il y avaint un café à proximité. Elle longea la haie qui l'entourait. Des tables de métal peint étaient disposées sur la pelouse. Mais le terrain de jeux qu'une petite barrière rouge séparait du café, ce terrain où elle avait joué à la balançoire avec ses frères et sa mère - n'existait plus. A sa place, on avait construit des courts de tennis. A cette heure avancée, il n'y avait personne autour des tables, et elle se hâta de dépasser les courts. Sur le dernier jouait un couple en blanc. L'homme, interrompant un moment sa course derrière la balle qui roulait, regarda la silhouette chétive, habillée avec négligence, qui passait devant eux.

Les arbres en bordure du chemin étaient sombres, à cause des nuages qui avaient devancé la tombée de la nuit. La route avait englouti la piste cyclable, et les voitures la frôlaient en sifflant. L'effort commençait à peser sur sa respiration.

Elle arriva à la grand-route et ne sut quelle direction prendre. Dans son esprit, elle revoyait avec netteté le paysage d'autrefois : la petite ville avec ses rues et ses carrefours, ses chemins qui menaient à la mer, ses pistes cyclables qui descendaient dans les dunes, entre les nombreuses clôtures et les champs de broussailles.

Au loin, tout contre les toits et l'horizon, le soleil réapparut sous les nuages. Elle s'engagea dans la rue principale en direction de la plage, sachant pourtant qu'elle ne prendrait pas le raccourci qui passait là où se dressait la synagogue. Elle fit seulement attention, comme naguère, de ne pas déraper sur les rail du tramway.

Derrière la promenade, sur les pentes de sable blanc, la lumière était encore assez vive. Elle serra le guidon avec force et dévala le sentier

entre les clôtures de fer et les buissons noirs. Rasant la surface de l'eau, la lumière poursuivait deux fois sa silhouette.

Dire que je roulais le long de ces buissons, autrefois. J'étais si heureuse.

Elle ne savait plus pourquoi elle était revenue dans cette maison déserte qu'elle ne nettoyait que pour elle seule. Elle eut la sensation aigüe que la mort était proche.

Agrippée au guidon, elle ne relâchait pas sa prise. Les lueurs du crépuscule se prolongeaient elles aussi. Le ciel n'avait rien perdu de sa teinte bleu foncé. Quand elle passa sur la route bordée d'arbres, des ombres lui heurtèrent le visage.

Dans la petite ville, derrière les larges vitres, les intérieurs s'étalaient déjà aux regards de tous. Vies étrangères baignées d'une chaude lumière, derrière les rideaux et les vases de fleurs. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues qu'elle traversait. Son corps était balancé à la cadence des pédales qui montaient et descendaient. Machinalement, elle continuait de rouler en silence, sur le chemin du retour, vers la maison.

Traduit de l'Hébreu par :
Jacqueline Carnaud et
Emmanuel Mosès